

Beautés endormies

Lina Meruane

Number 166, Fall 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Meruane, L. (2020). Beautés endormies. *Moebius*, (166), 101–110.

Beautés endormies

Texte original en espagnol de Lina Meruane,
traduit par Marie Ferrier Houdayer

*Despair is a form of certainty,
certainty that the future will be a lot like
the present or will decline from it;
despair is a confident memory of the
future.*

REBECCA SOLNIT

Immobilisés. Plongés dans l'inconscience.

Ils étaient là sans y être vraiment, la tête inclinée, les lèvres entrouvertes. Un souffle narcotique s'exhalait de leur bouche pâle, et le seul mouvement qui les animait était celui de leur poitrine qui se gonflait imperceptiblement. Bras, épaules, cou amaigris. Cadavres vivants alignés, ils étaient entourés de femmes qui étaient venues les identifier. Identifier des corps qui n'étaient ni emballés dans d'épais sacs poubelles en plastique noir ni recouverts de journaux tachés de sang, bruissants, défraîchis par le soleil. Ils ne ressemblaient pas

aux corps détruits des milliers de réfugiés qui défilait sur les écrans des chaînes d'info en continu. C'étaient de jeunes gens vigoureux, sains, bruns, noirs, pâles, allongés maintenant sur des civières sous des draps blancs si propres qu'ils resplendissaient quand on ouvrait les rideaux de la salle. Repassés et amidonnés, raides comme des paupières.

À travers les interstices du tissu, de calmes bandes d'oiseaux les observaient.

Les enfants émigrés, quant à eux, étaient enveloppés dans la pénombre et les murmures agités de leurs mères qui priaient tout bas pour ne pas les réveiller. Ces enfants étaient désormais à elles toutes. Et toutes voulaient qu'ils se réveillent d'eux-mêmes, sans qu'elles fassent rien pour cela.

Les oiseaux se mirent à donner des coups de bec contre les fenêtres, menaçant de les ranimer avec leur tapage. Pourquoi ces maudits oiseaux ne laissaient-ils pas les mères tranquilles, ces bataillons d'oiseaux identiques, aux ailes repliées. Les mères pensaient aux oiseaux et à la police qui les encerclait, et elles refermaient avec vigueur les rideaux des hautes fenêtres. Mais dans leur imagination, elles continuaient à percevoir les coups et le tapage. Surtout quand les infirmières de garde apparaissaient et que le silence s'imposait. Pourtant, les infirmières leur affirmaient que, tapage ou pas, les enfants n'allaient pas se réveiller et les mères savaient que c'était vrai. Elles avaient bien essayé au début de les sortir de leur torpeur. Elles les avaient secoués, avaient exigé que les enfants cessent de faire les morts, elles ne trouvaient pas ce jeu drôle du tout, sans parler de tout le reste. Tout le reste, soupiraient-elles, angoissées. Puis elles avaient crié sur les enfants. Les avaient menacés. Les avaient suppliés d'ouvrir la bouche et d'avalier une cuillère

de soupe. La soupe glissait de leurs lèvres. Les enfants, leurs mères, perdaient irrémédiablement du poids.

Il était une fois une lettre, *la* lettre : le regard inquiet du petit garçon qui la lit, la voix troublée de la petite fille qui la traduit, la mère, les mains sur la bouche pour en étouffer un cri plein de dents. Le père, proférant des malédictions. Les pas des petits frères et sœurs qui se dirigent à grand bruit vers tous les recoins des maisons où ils habitent avant de tomber, tous, dans une apathie catatonique. Sur des matelas.

Un des enfants courut jusqu'au lit et s'y étendit en tournant le dos à son père, qui ne sut que bafouiller quelques mots de réconfort entre deux bouffées de sa cigarette jaunie. Malgré tous leurs efforts, la lettre les expulsait tous les trois. Le père vit son fils se rouler en boule sur la couverture, il perçut, en s'approchant, la tension de son corps qui se relâchait peu à peu et il se dit que son fils commençait à feindre le même évanouissement que l'aîné des voisins. Il l'appela par son nom et par celui que l'enfant s'était donné dans ce pays, mais l'enfant ne bougea pas. Il haussa la voix, se mit à hurler, l'insulta dans la seule langue qu'il connaissait et à laquelle son fils avait renoncé quelques jours auparavant, alors qu'ils attendaient l'arrivée de ce document leur octroyant un asile que, maintenant, on leur refusait. Il avait voulu le punir, ce fils, et puis il s'en était voulu, mais c'était trop tard.

Sa femme, qui n'élevait jamais la voix, ne levait plus les yeux sur lui pour le regarder. Son mari eut beau s'excuser pour ce qu'il avait fait, il eut beau froter ses mains l'une contre l'autre comme s'il voulait s'arracher la peau, si noire. Beau appuyer sur les jointures blanches de ses doigts, l'une après l'autre. Son fils était une poule mouillée, selon lui. Alors que les siens étaient des gens qui prenaient des risques, des

gens courageux, robustes, aimables, un peu rancuniers, mais pas lâches. Les siens ne s'étaient pas plaints des embarcations bondées en haute mer, ne s'étaient pas reprochés d'en avoir jeté certains par-dessus bord, aux requins, ne parlaient ni des garde-côtes ni des mauvais traitements reçus, n'évoquaient pas les massacres qu'ils avaient laissés loin derrière eux, la guerre civile, les attaques en pleine nuit. Les enfants morts d'inanition ou de malaria. Les viols répétés. Tout ce qui pouvait leur arriver leur était déjà arrivé au pays des catastrophes. Les siens avaient tout enduré et maintenant son fils était là, abruti sur son matelas, dans ses draps roulés en boule. À cause d'une lettre. De quelques mots.

Son fils de treize ans déjà qui l'avait accusé de l'avoir arraché à cette terre détruite où même les vers ne survivaient pas, de lui avoir fait miroiter une destination qu'ils venaient à peine d'atteindre et d'où ils étaient déjà expulsés. Et peut-être était-ce vrai qu'il n'avait pas bien rempli les papiers, il était tout juste capable d'écrire dans sa langue, alors comment aurait-il pu le faire dans une autre qu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre. Le fils le blâmait, de ses yeux plus noirs que la rancune, ses yeux devenus paupières, et le père, possédé par la fureur, avait soulevé le drap à fleurs fané que la mère avait posé sur lui, arraché brusquement la chemise de la poule mouillée qui jouait les évanouies. Il avait commencé à lui donner des coups de pied dans les côtes, sur la tête, au milieu des sourcils, sous les yeux et les cris de la mère. Mais c'est à peine s'il avait sourcillé, l'enfant plein d'ecchymoses, à peine, et le père avait pensé qu'il n'était pas si lâche que cela après tout. Il avait enduré les coups sans se défendre, avait-il dit, étonné et tremblant de tout son corps, à sa femme, qui avait craint le pire et qui hurlait encore. Elle avait enlacé l'enfant et murmuré entre

ses dents et ses larmes que l'enfant était en train de se laisser mourir. Comme tous les autres.

Avant de perdre conscience, une autre petite fille avait cessé de parler. Elle prétendait ne pas comprendre les mots que ses parents prononçaient, qui n'étaient que bruits indéchiffrables. La rengaine agaçante des parents fit place, chez la petite fille, à une profonde surdité. Elle les voyait gesticuler, lever les bras, agiter les mains à travers une vitre opaque. Comme s'ils demandaient de l'aide alors qu'elle était prisonnière à l'intérieur d'un bocal à poissons rempli d'une eau trouble et de sa propre terreur.

Deux cousines étaient tombées dans ce coma qui n'en était pas un, l'une après l'autre. La deuxième était allée voir la première, s'était étendue à côté de son corps immobile pour lui raconter des choses à l'oreille et la supplier de ne pas la laisser seule. Le corps tiède de la cousine. Le bruit apaisant de sa respiration, la contagion du sommeil. Elles restèrent toutes les deux dans la même position, le visage tourné vers le même mur, leur chevelure brune de belles au bois dormant doucement déployée.

Dans le ciel, les oiseaux. Arrêtés en plein vol, marquant une pause. On ne comprenait pas pourquoi ils ne poursuivaient pas le cours de leur migration.

Était-ce parce que les réfugiés n'avaient pas laissé de miettes, souhaitant effacer pour toujours les traces de la route qu'ils avaient prise. Ils n'avaient pas l'intention de revenir en arrière. Ils ne pourraient pas revenir dans leur pays. Il n'en avait jamais été question. Ils ne savaient pas que les oiseaux comptaient sur ces miettes, qu'ils étaient chargés de dévorer la route.

Tombées dans le piège de l'expulsion, les hordes d'endormis étaient recueillies l'une après l'autre par des

ambulances. Comme des poids morts. Dans les hôpitaux, on leur ôtait leurs chaussettes et on les chatouillait avec des plumes ou le bout des ongles. On tapait sur leurs genoux et leurs chevilles avec des marteaux à réflexes et leurs jambes réagissaient : il n'y avait pas de lésions cérébrales. Aucun trouble n'apparaissait sur les radiographies. Les prélèvements de sang ne donnaient pas davantage d'indices. Les enfants se laissaient manipuler et faire des piqûres. Ils se laissaient insérer une sonde alimentaire sans anesthésie. Il n'était pas nécessaire de reporter les détails de chaque cas, la description clinique était toujours la même. Ils avaient tous été foudroyés par la lettre qui les renvoyait en enfer. Tous ensemble, tous alignés.

Mais le retour en arrière était devenu impossible : les parents ne pouvaient abandonner leurs enfants, les enfants ne pouvaient se lever de leur lit. Personne n'aurait pu les faire se lever.

Les médecins faisaient leurs visites, soulevaient les paupières des enfants, les pupilles dilatées se contractaient à la lumière. Ils ne pouvaient ni procéder à leur admission à l'hôpital, ni les renvoyer chez eux, ni les sortir des limbes. Ils ne faisaient pas semblant, se disaient les directeurs d'hôpitaux, qui avaient perdu patience face au grand nombre d'enfants qui remplissaient les lits. Les psychiatres entraient et sortaient des chambres, décidés à résoudre cette énigme. Des rumeurs circulaient selon lesquelles cela devait être une épidémie due à l'un de ces virus sournois qu'ils rapportaient de leur pays et qui plongerait bientôt toute la population dans un profond sommeil. Quoi qu'il en soit, ils ne s'en sortiront pas comme ça, répétaient, entre eux, en réunion privée, au bar, en sortant du travail, à l'entraînement, aux séances de tir à blanc, les agents de la police migratoire.

Les avocats dénonçaient une maltraitance caractérisée sur mineurs, à laquelle le gouvernement devait trouver une solution, mais celui-ci restait silencieux dans l'attente des rapports afférents.

Quant aux mères, elles ne faisaient pas d'allées et venues. Elles avaient transformé les couloirs de l'hôpital en campement. Les salles de bains en buanderie où elles passaient sous l'eau le linge de leurs enfants devenus incontinents. Elles y faisaient aussi leur toilette, en plusieurs fois, le souffle coupé par l'eau froide, libérant l'air retenu dans une des langues de l'hôpital babélique. Le soir, elles peignaient leurs enfants, les bordaient avec une patience de femme enceinte. La nuit, les enfants dormaient, dormaient... Leurs mères, elles, demeuraient insomniaques. Mais ce n'étaient pas elles qui les veillaient dans l'obscurité, c'était la nuit qui veillait sur eux, c'était la nuit qui veillait sur eux tous, de ses yeux énormes. La nuit bleue, ses oiseaux bleus.

Postés en l'air, des centaines d'oiseaux cachaient de leurs ailes déployées la lune et le dernier soleil mauve du soir. Les parcs croulaient sous les plumes. Les arbres sous les nids. Et les nids sous les œufs qui, bientôt, écloraient en se brisant de l'intérieur. Les jours, les mois, les années passaient et le cœur de chaque enfant continuait à battre au rythme régulier, incessant, incessant, des heures d'un fuseau léthargique. Le temps passait, soyeux. Leur souffle se calmait peu à peu, leur tension baissait, leurs visages détendus, retrouvant une nouvelle enfance, semblaient remonter le temps.

Les mères auraient voulu rompre cette tranquillité d'un baiser. Ces baisers pleins d'une odeur acide et lactée. La merde des oiseaux recouvrait les rues d'une couche d'acidité.

Le protocole : passer faire une visite matin et soir, mais parfois les médecins, capitulant, renonçaient aux visites pour aller manger des gâteaux à la cafétéria. Les infirmières, toujours au régime, faisaient leurs rondes régulières entre les dormeurs que l'on comptait maintenant par centaines, dans des pièces contiguës, au long d'étages entiers, tous aussi bondés les uns que les autres, dans tous les hôpitaux. Les lits hébergeaient non pas un, mais deux corps, tête-bêche. À côté de chaque tête, deux pieds endormis, recouverts de chaussettes dont les couleurs ne s'harmonisaient pas toujours. Des pieds, des têtes, des bras, des poumons que le pays avait dû accueillir parce que c'était une chose d'expulser des corps en vie, mais cela en était une autre de se débarrasser d'enfants plongés dans l'inconscience.

Ce ne sont que des enfants, imploraient les mères, étant donné que certains approchaient déjà de l'âge adulte. Ils sont innocents, répétait la presse de gauche en voie d'extinction. Des réfugiés, proclamaient les représentants d'une ONG. Ce ne sont rien d'autre que des émigrés, des sans-papiers, des illégaux, et leurs parents aussi, et ils sont en train de sucer le sang de nos hôpitaux. C'était une guerre de gros titres propulsés à la vitesse de la colère.

Une autre manière de ne pas être là : ne pas voir ce qui se passe autour ou ne pas y faire attention. Ou ne faire attention qu'à ce qui est fulgurant, à ce qui n'a pas d'explication : pourquoi étaient-ils dans cet état, combien de temps pouvaient-ils tenir, allaient-ils mourir dans leur sommeil ? C'étaient les questions que se posaient les mères insomniaques, qui commençaient peu à peu à assimiler les langues parlées à l'hôpital, alors que les infirmières apprenaient à dire quelques mots dans ce patois tagalog yoruba mapudungun totonaque otomi ininterrompu. Les

pères ou encore les avocats mus par l'opportunisme avaient disparu dans des labyrinthes.

Les pères qui étaient restés là entraient en douce dans les hôpitaux au cas où l'un de ces journalistes serait un policier. On ne pouvait faire confiance à personne. Et c'est peut-être pour cela que les infirmières restaient après leur service à parler avec les mères, à qui elles offraient des repas sur le pouce, de l'eau, des aspirines et des tampons que les mères apprenaient désormais à utiliser, cela et d'autres choses que le personnel n'était pas censé partager avec les visiteurs et encore moins avec ceux qui ne pouvaient payer les soins prodigués. Les infirmières avaient des enfants et faisaient preuve de quelque compassion, mais elles avaient surtout reçu l'ordre d'empêcher les mères de donner de pernicieuses informations aux journalistes, et que ces journalistes, qui passaient aussi régulièrement, faisant les idiots, apportant des chips, des boissons, de l'ibuprofène, ne profitent de moments d'inattention pour faire des photos non autorisées et spectaculaires.

Un arrêt provisoire des expulsions fut déclaré.

Les mères poussèrent des soupirs de soulagement, enlacèrent les infirmières, les médecins, leurs maris qui étaient devenus des étrangers; elles s'enlacèrent les unes les autres, dansèrent, firent des rondes en se réjouissant, s'embrassèrent, embrassèrent les enfants devenus vieux – et ce, malgré l'interdiction de le faire : cela aurait pu aggraver leur état.

Pas un seul des muscles des dormeurs ne bougea.

Pas un battement de cils quand on les renvoya chez eux avec de rigoureuses consignes d'hygiène.

Une des pires épidémies aviaires était sur le point de se produire, les oiseaux tombaient du ciel et des branches des

arbres, leurs œufs pourrissaient dans les nids, et les enfants immigrés, qui étaient à présent des vieillards, si dociles, si fragiles, si entassés dans ces chambres qui empestaient l'urine, risquaient d'être contaminés. Il incombait au gouvernement d'éviter cela, et ce, même si ce devait être la dernière chose qu'il allait faire – ce fut d'ailleurs la dernière chose qu'il fit avant d'être renversé aux élections suivantes : leur octroyer la citoyenneté.

Le père qui avait roué son fils de coups s'approcha et, baissant le front, lui exprima sa gratitude pour ce sacrifice. Il n'osa pas le toucher. Seule la mère, désormais très âgée, le fit. Elle se pencha lentement pour ramasser l'enveloppe que quelqu'un venait de glisser sous la porte. Elle l'ouvrit, la lut, la traduisit elle-même, en s'adressant à l'homme qu'était devenu son fils. Ses côtes n'étaient plus cassées. Il avait juste une cicatrice au niveau des sourcils, dont il ne se souviendrait jamais. Il remua imperceptiblement la langue dans sa bouche et, en en laissant apparaître l'extrémité, s'humecta les lèvres. De manière imperceptible. Comme un oiseau nerveux.